

La lettre

Daniel Carrière

Numéro 26, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15785ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carrière, D. (1985). La lettre. *Moebius*, (26), 43–53.

DANIEL CARRIÈRE

La lettre

à Christian Delmas

Marcel ne comptait plus le nombre de fois où il avait recommencé, reprenant toujours avec obsession les mêmes gestes, jusqu'à l'insignifiance. Le jour et l'endroit où il avait pensé à ce roman pour la première fois n'évoquaient aucune image, aucune atmosphère. Comme si les circonstances avaient été reléguées aux confins inaccessibles de la mémoire. Certes, il y avait les preuves, les manuscrits, par centaines, les lettres, de sorte que pour la millième fois Marcel dévorait le blanc de cette page blanche... l'obsession avait eu raison de lui. «Olivier est un maquillage, un personnage en papier», se dit-il, «un accessoire, un mythe perdu dans la nature. Il a faim, il erre. Il a plu ou il va pleuvoir.»

Marcel l'a imaginé, lui semble-t-il, pour répondre à une seule question. La réponse devait être: «La mort n'est pas réelle». Le livre se refermerait sur un drame complexe et beau, le lecteur ravi applaudirait une oeuvre sincère. C'aurait pu être vrai, il le savait, même si depuis trente années il recommençait pour que cela arrive: la merveilleuse machine romanesque déploie ses grandes ailes; il sait que rien n'est aussi bien. Mais l'énigme, chaque fois, propose une issue fatale pour lui. Marcel se dit alors:

«L'imaginaire est une forteresse, le réel en est la porte. Beudoin et Olivier demeurent coincés entre les deux, car la porte s'est refermée. Ils n'ont aucune chance de s'en sortir, il le faut pourtant!»

Et à mi-voix, comme pour ne pas l'entendre:

«L'urgence de se débarrasser d'une obsession ne laisse pas réfléchir, surtout si l'on en est l'objet.»

Marcel lève la main pour écrire, il lui semble reconnaître une sensation précise et rassurante. Enfin, il terminera son roman, il n'y a que le dernier chapitre à

écrire, et il sait ce qu'il doit décrire. Cette nuit, comme il y a trente ans, les circonstances sont propices.

En 1955, à St-Hilaire, la rivière était la même, peut-être un peu moins malpropre. Ozias Leduc est mort cette année-là. Borduas quittait New York pour Paris. Les pommiers, entre eux, avaient de longues conversations, entrecoupées de danses nocturnes. La nuit, Satan, diable d'argile façonné à même le lit de la Richelieu, jouait du violon dans les vergers de St-Hilaire. En 1955, Claude Gauvreau était de passage au village. Marcel et lui se sont bien connus. Du reste, ce roman n'a rien à voir avec l'oeuvre de Gauvreau. Marcel le comprendrait beaucoup plus tard, le travail de Gauvreau est unique, souverain et pratiquement inimitable. Cette rencontre entre les deux écrivains donna lieu à une correspondance qui dura jusqu'au suicide de Gauvreau, correspondance à laquelle Marcel fut fidèle: pour la notoriété qu'il devinait dans l'oeuvre de son correspondant, et la réflexion qu'elle lui imposait sur les modes littéraires. C'est ainsi qu'il eut le loisir de partager le dédale que lui fit traverser avec les années la rédaction de son unique roman: **La lettre**. Jusqu'au jour où l'image du texte s'échappe, s'enfuit dans les ténèbres oubliées et devient tout à fait absente du monde.

Les circonstances à l'origine du roman, même si elles n'évoquaient rien pour Marcel, n'en demeuraient pas moins réelles; il aurait suffi qu'il consulte les lettres ou les premiers manuscrits. Depuis le temps qu'il se réfugiait dans cet hôpital psychiatrique, l'espace et le temps se confondaient avec les mensonges qu'ils dissimulaient et il avait perdu le courage de revenir sur son passé...

Marcel lève la tête, son regard tombe sur le calendrier accroché au mur. Cela se passait en 1955, jour pour jour. S'il avait pu en juger, peut-être aurait-il abandonné le roman...

Un jour qu'il revenait du village, où il avait passé une heure avec Gauvreau, Marcel rencontra Antoine, de vingt ans au moins son cadet. Antoine voulait étudier la musique, pour plus tard jouer dans un orchestre symphonique. Ont-ils parlé de musique ou de beaux temps? De la mort de M. Leduc ou de l'exil de Borduas? Marcel ne le sait plus. Et de toute manière, les paroles échangées n'avaient pas été dites pour être retenues. Seul le regard d'Antoine a touché l'imagination de Mar-

cel. Ses yeux perçants réussirent à déclencher en lui un mécanisme jusqu'alors en panne. Ses ambitions nobles, sa jeunesse exaltée éveillèrent en Marcel une énergie créatrice incroyable, lui inspirant le corps même du roman.

Ce jour-là, il se rendit directement à sa chambre. Il se mit à écrire et termina le premier chapitre. Certes, il s'agissait d'une ébauche, des structures d'un roman à venir érigées approximativement dans le but de les consolider. A la suite de cet exercice inimaginable qui dura plusieurs jours, Marcel s'affaissa sur son lit, assuré d'avoir posé un geste irréversible. Dès lors, une seule préoccupation allait l'habiter. Il ne se doutait pas que trente années plus tard il en serait toujours au même point.

Trente années, jour pour jour!

Marcel n'a pas relu le roman depuis une dizaine d'années. Une oeuvre aussi trahie que celle-là ne pouvait mourir que de sa mauvaise mort, dans l'oubli et la dérision; Marcel n'arrivait pas à l'admettre.

Compte tenu de l'époque, **La lettre** était un roman audacieux et mettait en situation deux personnages qui s'inspiraient du jeune Antoine et de lui-même. Marcel portait le nom d'Olivier et Antoine, celui de Beaudoin. L'histoire se passait, bien sûr, à St-Hilaire. Toutefois, Marcel ne chercha pas à écrire un roman autobiographique, le sort en décida autrement.

Le premier chapitre s'ouvre sur une journée grise. «Il a plu ou il va pleuvoir». Dans un restaurant, Olivier dîne tout en lisant son journal. La porte s'ouvre, un jeune homme entre, il s'agit de Beaudoin. Olivier se lève en l'apercevant, saisi par un étonnement que trahit son émotion. Sa réaction est immédiate, il se dirige vers l'inconnu et lui dit :

«Monsieur, vous lui ressemblez... assez pour que je m'y méprenne, et j'étais son père! Vous comprenez mon étonnement».

Que le sosie de son fils se trouve dans le petit restaurant du village, Olivier en assume la singulière absurdité. Dès cet instant, Beaudoin se trouvera constamment sur le chemin d'Olivier. Les chapitres se suivent à une vitesse folle, et il n'est question que du hasard, hasard qui n'existe pas! Olivier et Beaudoin échangeront, avec beaucoup d'humour, des propos très précis qui ne laissent pourtant rien deviner... Le fils d'Olivier est mort dernièrement. Olivier, qui n'est déjà

plus jeune, s'en est trouvé vieilli. Beaudoin pourrait être son fils ; dans quelle mesure il l'est devenu est un mystère qu'aucun des deux personnages ne cherche à résoudre. Beaudoin cherche la compagnie d'Olivier, c'est clair. En fait, il se trame une liaison inusitée, ambiguë... les gens du village jasant et font courir des rumeurs.

Le roman est une permission sur l'interdit... permission de le prendre et de le dévoiler sans pudeur, dans sa beauté unique. La frénésie avec laquelle Marcel travaille l'enivre. La précision avec laquelle il anticipe la suite du roman est surprenante, sa joie est parfaite.

Beaudoin et Olivier sont devenus les meilleurs amis du monde. Ils passent ensemble des heures qui leur semblent inoubliables, à discuter et à se connaître. Néanmoins, leur intimité choque, d'autant plus qu'elle est exclusive. Il en faudrait peu pour qu'elle soit contre nature. Mais Olivier ne peut admettre que son amour pour Beaudoin tombe dans la sensualité, ce à quoi le jeune homme lui répond :

«On oublie qu'à contre courant, on est tout de même partie intrinsèque du courant».

Beaudoin rit des allusions lubriques qui proviennent du village, nourrissant la soif de scandale de ses habitants. Tout au fond de lui-même, elles confirment son désir de s'exiler. Il en fait son affaire et ne cherche pas à contredire les ragots.

«Pourquoi jouer leur jeu?», dit-il.

Olivier voit la chose d'un tout autre oeil. Pourtant, un jour, à sa grande surprise, il s'avoue ceci :

«J'aime ce garçon, il est vrai, non pas comme un père... comme un être jaloux qui trouve la liberté menaçante».

Qui aurait pu comprendre Olivier? Sinon Beaudoin lui-même. Et malgré les qu'en-dira-t-on, ils éprouvent chacun de leur côté un sentiment de pureté pour leur amitié.

Jusqu'au jour où Beaudoin s'éloigne.

Les lettres sont fréquentes et lui parviennent avec une régularité qui n'est pas sans laisser Olivier inquiet. Beaudoin s'empresse d'y répondre. Ignorant tout de cette complicité qui, lorsqu'elle est exclusive, n'admet aucune concession. Olivier redoute le pire, avec raison. Le correspondant, dont il ignore tout, met en péril sa rencontre avec le jeune homme, qui dure déjà depuis

quelques années. Etrange fidélité, Olivier n'accepte pas la raison, somme toute évidente, qui semble le priver de plus en plus de Beaudoin. Le drame établit ses frontières, à l'intérieur desquelles les deux amis vont devoir se confronter.

Au village, on parle d'un troisième homme. Beaudoin s'est déjà rendu à Montréal, à quelques reprises, pour des rendez-vous dont il cache tout à Olivier. Pendant ces absences, Olivier sent que son amitié pour Beaudoin s'écroule et qu'il se retrouve irrémédiablement sous les décombres. Le piège de l'amour chaste se referme sur lui. C'est ainsi qu'Olivier, possédé par une jalousie innommable, cherchera à violer les limites d'une intimité qu'il a tenue jusqu'alors pour sacrée. Il veut sauvegarder ainsi l'illusion de son amour pour Beaudoin.

Un soir qu'il se trouve dans la petite chambre de son compagnon, il aperçoit sur la table une lettre encore cachetée. Il profite d'une brève absence de Beaudoin pour l'ouvrir. Tel un objet interdit, sur lequel est concentrée toute sa peur, la lettre éveille en lui une curiosité incontrôlable. Sa main tremble, le désir de percer un mystère qui le menace le rend presque fou.

«Cher beaudoin,

Le monde qui nous sépare et qui nous unit est un mirage. Au moment où tu liras ces lignes, je n'y serai déjà plus. Ma démission est totale. Ne viens pas à Montréal, cette nuit je m'enlève la vie. Notre rapport s'arrête ici. Pardonne-moi, je n'ai plus rien à voir avec la quotidienneté du désespoir. Détruis mes lettres.

Mireille»

Beaudoin entre dans la chambre au moment même où Olivier ne sait plus que penser de son abjecte indiscretion. Non seulement a-t-il trahi la confiance de Beaudoin, il doit maintenant partager avec lui une nouvelle qui ne le regardait pas, et qui ne manquera pas de conduire son ami bien au-delà de la douleur. Tout est compromis.

Huit mois se sont écoulés depuis la rédaction du premier chapitre. A la frénésie avait succédé un laborieux travail d'écriture. Un travail de répétitions et, trop souvent, de frustration, entremêlé à l'espoir de venir à bout du roman. Pendant tout ce temps, Marcel s'était acharné sur le texte, sans sortir, sans se détacher du récit qui s'emparait de lui. Maintenant, il savait qu'il

arrivait au bout de son délire... le dernier chapitre raconterait la folie et l'internement de Beaudoin.

C'est ainsi que par un soir de l'automne 1956, Marcel décida de renouer avec les gens du village et le quotidien qui n'avait pas sa place dans l'univers halluciné du créateur. Il se rendit donc au restaurant du village pour prendre un repas. Sa pensée était tournée vers Antoine, qu'était-il devenu? Ils ne s'étaient plus revus et Marcel voulait partager avec le jeune homme l'expérience qu'il venait de vivre. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque, absorbé par la lecture de son journal, il vit Antoine s'avancer vers sa table.

«Monsieur, vous lui ressemblez... assez pour que je m'y méprenne! Et j'étais son fils, vous comprenez mon étonnement».

Marcel lève la tête, un peu abasourdi par les paroles du garçon. Antoine venait de lui livrer la première phrase du roman. La suite lui sembla encore plus extraordinaire :

«Mon père est mort, je n'ai de lui qu'un petit souvenir. J'en ai par ailleurs gardé une image très chère. Il y a de ça plusieurs mois, quand nous nous sommes rencontrés la première fois, à l'extérieur du village, je savais qu'il y avait quelque chose à préciser entre nous, sans que j'arrive à mettre le doigt dessus. J'ai longtemps cru que vous aviez quitté St-Hilaire, je n'espérais plus vous revoir. Permettez-moi de m'asseoir, j'ai tant de choses à vous dire.»

En l'espace de quelques secondes, Marcel fut précipité dans un univers qui n'avait rien à voir avec la réalité, mais qui s'y incarnait tout de même. La présence d'Antoine le replongeait dans l'univers du roman d'une manière si inusitée qu'il n'osa rien dire à son interlocuteur. S'imposa alors à Marcel le désir de se lier à Antoine. Ils devinrent les meilleurs amis du monde. Et Marcel, consentant à une amitié qu'il n'espérait plus, en vint à abandonner le roman, temporairement, se disait-il. Le dernier chapitre ne fut jamais écrit, malgré les tentatives de l'auteur.

Au fil des ans vécus avec Antoine, Marcel gardait pour lui le singulier secret de ce que leur liaison signifiait, d'autant plus qu'elle reprenait presque textuellement ce que Marcel avait imaginé pendant ses huit mois de réclusion. Chaque parole, chaque anecdote, chaque personnage, jusqu'à la médisance des gens du village, tout existait dans le fond du tiroir où il avait

remis le manuscrit de **La lettre**.

Le roman avait servi de brouillon à partir duquel allait se dessiner la réalité des choses à venir. Une oeuvre, en quelque sorte, prémonitoire... à un détail près.

Dans **La lettre**, Olivier était le personnage principal, le narrateur, l'axe autour duquel évoluait Beaudoin. Dans la réalité, les rôles étaient inversés. Antoine décidait de tout, dominait Marcel par sa jeunesse et par son engagement dans leur liaison. Peut-être était-ce la raison pour laquelle Marcel ne se rendit pas compte du piège qui se refermait sur Antoine, piège qu'il avait lui-même posé: Antoine devenait maladivement jaloux. Sans doute que leur relation, bien définie dans la réalité, suivant son code irréfutable, ne pouvait lui inspirer l'étrangeté qui lui avait fait écrire **La lettre**. Il n'y voyait qu'un jeu malhabile du hasard, une coïncidence sans réelle importance. Et puis leur relation durait depuis des années. Quinze ans exactement.

Marcel correspondait toujours avec Gauvreau. Il fut même question qu'il aille le retrouver à Montréal, ne serait-ce que pour résoudre l'impasse dans laquelle il se trouvait: son roman toujours inachevé. Dans son for intérieur, son amitié pour Antoine se transformait en antipathie, il l'accusait, sans jamais en parler, d'avoir désamorcé l'oeuvre... De son côté, Antoine devenait nerveux, se sentait délaissé, et peut-être aussi, méprisé.

Le 9 juillet 1971, Marcel reçut une lettre de Gauvreau. Il n'ouvrit pas l'enveloppe, ayant pris l'habitude de lire son courrier le soir tombé. Il la déposa sur sa table de travail, bien en vue. Ce soir-là, il reçut la visite d'Antoine, visiblement irrité.

Il quitta pour quelques instants le bureau dans lequel ils se trouvaient. Quand il revint, Antoine arborait le désespoir, tenant dans sa main une feuille sur laquelle Marcel reconnut l'écriture de Gauvreau.

C'est à ce moment-là, je pense, que Marcel perdit la raison, comme s'il avait réalisé soudainement la portée de son pouvoir sur le réel. Il m'enleva, assez brusquement, la lettre des mains et se mit à la lire, ce qui était inutile. Il y avait quinze ans qu'il savait ce qu'elle contiendrait.

Mon nom est Antoine R. Beaudoin. Je n'ai jamais étudié la musique. Je suis devenu, plutôt, apprenti céramiste chez un artisan de la région. Quand je repense à cette histoire, je me demande pourquoi la folie vient

si souvent détruire ce qui était promesse de bonheur. J'ai aimé Marcel, plus que quiconque, plus qu'il n'est permis d'aimer, jusqu'à ce que tout se confonde en un seul malaise. Je lui rends toujours visite à l'hôpital; il me dit chaque fois qu'il termine bientôt son roman. S'il le termine, ce sera son arrêt de mort. Cette histoire, où l'imaginaire a traversé ses frontières pour s'échapper dans le réel, je ne pourrais pas dire si elle est fictive ou si elle est vraie.

Je l'ai écrite pour refermer la brèche entre ces deux mondes si terriblement conciliables, pour mettre la clé dans la serrure et en finir avec le souvenir.

Je dirai, pour terminer, que la mort n'est pas réelle.

Antoine R. Beaudoin

